

**Vous réaliserez une synthèse objective, concise et ordonnée des documents suivants :**

En 2 h : le développement – En 2h30 : introduction, développement, conclusion

**DOCUMENT 1 : Hartmut Rosa, *Aliénation et accélération. Vers une théorie critique de la modernité tardive*, 2012**

L'accélération technique peut être définie comme l'accroissement du « rendement » par unité de temps, c'est-à-dire du nombre de kilomètres parcourus par heure, ou du nombre d'octets de données transférés par minute, ou du nombre de voitures produites par jour.

Par conséquent, l'accélération technique implique nécessairement une diminution du temps requis pour accomplir des actions et processus quotidiens de production et de reproduction, de communication et de transport, la quantité de tâches et d'actions demeurant inchangée.

L'accélération technique devrait donc logiquement impliquer une augmentation du temps libre qui à son tour ralentirait le rythme de vie ou au moins éliminerait ou réduirait la « famine temporelle ». Puisque l'accélération technique signifie que moins de temps est nécessaire à l'accomplissement d'une tâche donnée, le temps devrait devenir abondant, si au contraire dans la société moderne le temps devient de plus en plus rare, nous voici en présence d'un paradoxe qui appelle une explication sociologique.

Nous pouvons commencer à entrevoir une réponse si nous considérons les conditions requises pour atteindre l'abondance de temps ou la décélération : comme nous l'avons dit plus haut, les ressources en temps nécessaires pour accomplir les tâches de notre vie quotidienne diminuent de façon significative tant que la quantité de ces tâches demeure la même. Mais est-ce qu'elle demeure vraiment la même ? Pensez simplement aux conséquences de l'introduction de la technologie du courrier électronique sur notre budget temps. Il est correct de supposer qu'écrire un courrier électronique est deux fois plus rapide qu'écrire une lettre classique. Considérez ensuite qu'en 1990 vous écriviez et receviez en moyenne dix lettres par journée de travail, dont le traitement vous prenait deux heures. Avec l'introduction de la nouvelle technologie, vous n'avez plus besoin que d'une heure pour votre correspondance quotidienne, si le nombre de messages envoyés et reçus demeure le même. Vous avez donc gagné une heure de « temps libre » que vous pouvez utiliser pour autre chose. Est-ce que c'est ce qui s'est passé ? Je parie que non. En fait, si le nombre de messages que vous lisez et envoyez a doublé, alors vous avez besoin de la même quantité de temps pour en finir avec votre correspondance quotidienne. Mais je soupçonne qu'aujourd'hui vous lisez et écrivez quarante, cinquante ou même soixante-dix messages par jour. Vous avez donc besoin de beaucoup plus de temps pour tout ce qui touche à la communication que vous n'en aviez besoin avant que le Web ne soit inventé.

Il se trouve que la même chose s'est produite il y a un siècle avec l'introduction de la voiture, et plus tard avec l'invention de la machine à laver : bien sûr, nous aurions gagné d'importantes ressources de temps libre si nous avions parcouru les mêmes distances qu'auparavant et lavé notre linge à la même fréquence - mais ce n'est pas le cas. Nous parcourons aujourd'hui, en conduisant ou même en avion, des centaines de kilomètres, pour le travail ou pour le plaisir, alors qu'avant nous n'aurions sans doute couvert qu'un cercle de quelques kilomètres dans toute notre vie, et nous changeons maintenant de vêtements tous les jours, alors que nous n'en changions qu'une fois par mois ( au moins) il y a un siècle. [ ... ] Nous pouvons donc définir la société moderne comme une société d'accélération au sens où elle se caractérise par une augmentation du rythme de vie (ou un amoindrissement du temps) en dépit de taux d'accélération technique impressionnants.

**DOCUMENT 2 : Xavier Molénat, «24 heures chrono», © Sciences humaines, n° 239, juillet 2012.**

Il faut dire que la tendance générale (bien que non linéaire) à la baisse du temps de travail masque des tendances divergentes selon les milieux sociaux. On a même assisté à un renversement de tendance historique : ce sont aujourd'hui les plus diplômés qui travaillent le plus. En 1974, les détenteurs d'un baccalauréat ou d'un diplôme supérieur travaillaient 24 minutes de moins par jour que les personnes sans diplôme ou titulaires du seul certificat d'études primaires ; en 1998, l'écart était positif de 19 minutes. Les 35 heures ont bien entendu diminué ces volumes, mais n'ont, semble-t-il, guère modifié ces écarts.

L'une des explications avancées par les sociologues est que les diplômés ont tendance à exprimer davantage de « bonheur au travail » (épanouissement, convivialité, rémunération ... ), et peuvent y consacrer de nombreuses heures. Dans certains cas (métiers de la communication, recherche et enseignement supérieur...), la frontière entre travail et temps personnel est même parfois difficile à tracer ! Disposant de moins de temps libre que les autres, les diplômés ne pratiquent guère de loisirs à fréquence quotidienne (télévision, lecture), mais sont de loin les plus grands consommateurs d'activités ponctuelles et coûteuses (voyages, cinéma, théâtre), bref celles pour lesquelles le revenu permet « d'acheter du temps ». À l'inverse, si les moins diplômés disposent de davantage de temps pour eux, cela est également un effet du chômage et du travail à temps partiel qui les touchent davantage. Ce sont surtout les loisirs d'intérieur (*farniente*, radio, bricolage) qui viennent occuper le temps libre, et en particulier la télévision, toutes activités qui ne nécessitent « ni mise en condition particulière, ni dépenses de temps associées (temps de transport en particulier), et s'intercalent aisément entre les autres temps sociaux.

Travail et famille, deux sphères qui, malgré les 35 heures, restent difficiles à concilier, d'autant que le « métier de parent » est toujours plus exigeant. L'économiste Marie-Agnès Barrère-Maurisson a d'ailleurs proposé, il y a une dizaine d'années, d'ajouter aux quatre temps distingués par l'Insee<sup>1</sup> un temps parental « regroupant toutes les activités effectuées par les parents pour et avec les enfants », soit : temps parental domestique (repas, habillage), « taxi » (accompagnement aux diverses activités), scolaire (supervision des devoirs) et sociabilité. Selon les calculs de la chercheuse, ce temps parental s'élève à 39 h 17 par semaine, soit l'équivalent d'un travail à temps plein. Logiquement partagé entre les deux parents, ce temps repose encore aux deux tiers sur les femmes, en particulier les tâches les moins nobles (repas, transport), les hommes s'investissant davantage dans les loisirs.

Plus généralement, la conciliation des divers temps sociaux reste plus difficile pour le genre féminin, qui jongle entre activité professionnelle (certes plus souvent à temps partiel), tâches domestiques (même si le temps dédié est en baisse), temps parental ... Le sociologue Patrick Cingolani ajoute même qu'il faudrait tenir compte, en plus de tous ces temps, de « l'astreinte mentale » que représente la gestion des tâches concernant les enfants, dont on aurait une idée en posant des questions du type : qui se réveille la nuit lorsque l'enfant dort mal, ou fait un cauchemar ? Qui organise les fêtes avec les enfants, pense aux cadeaux, aux costumes et aux gâteaux ? Qui négocie son absence au travail le mercredi ? Qui programme les vacances et cherche les arrangements avec les grands-parents ? Réponse : les mères, le plus souvent. Et ce n'est sans doute pas un hasard si plusieurs études anglo-saxonnes mettent en évidence la moins bonne qualité du temps de sommeil chez les femmes, qu'il soit trop court ou interrompu. La raison première qu'elles invoquent est des soucis d'ordre familial, que ce soit le bébé qui pleure ou le grand qui la veille s'est fâché avec son père. Elles font également avec les éventuels ronflements de leurs maris, préférant généralement endurer la gêne ou aller dormir sur le canapé plutôt que de le réveiller au risque qu'il ne soit pas efficace au travail.

---

<sup>1</sup> Temps physiologique, temps de travail, temps domestique et temps de loisir.

**DOCUMENT 3 : Nicole Aubert, *Le culte de l'urgence. La Société malade du temps*, 2009.**

Au-delà des métaphores, les rapports que nous entretenons avec le temps se sont, depuis la dernière décennie du XX<sup>e</sup> siècle, considérablement radicalisés. Plus ou moins délivrés de contraintes de l'espace, c'est sur le temps, désormais, que nous concentrons notre volonté de conquête, tandis que, simultanément, les tyrannies que le temps fait peser sur nous semblent absorber la totalité de notre énergie. Dans ce contexte, émergent au-devant de la scène de nouvelles forme d'expression de notre rapport au temps qui sont *l'urgence, l'immédiateté; l'instantanéité et la vitesse*, cette dernière constituant le dénominateur commun qui unit les trois autres. [ ... ]

L'imaginaire médiatique rend bien compte de cette nouvelle façon de fonctionner avec et dans le temps, et il n'est, pour s'en convaincre, que de voir le nombre et le succès des émissions de télévision fondées sur ces concepts ou mettant en scène des héros fonctionnant «en temps réel». Au célèbre feuilleton «Urgences » ou à l'émission «État d'urgence», s'ajoute désormais la série «24 heures chrono », qui se déroule en «temps réel », vingt-quatre heures chrono pour vingt-quatre épisodes haletants, dans lesquels le temps, seul maître à bord, s'érige en destin. À côté de cette expression médiatique d'un rapport «haletant» au temps, c'est la vie de tous les jours de chacun, et notamment sa vie professionnelle, qui se trouve «percutée» en permanence et en direct par ces nouvelles exigences [ ... ].

Ce qui unit les trois premiers concepts d'urgence, instantanéité et immédiateté, disions-nous, c'est celui de vitesse, elle-même au cœur du système capitaliste : plus le capital tourne vite et plus le taux de profit annuel est élevé, d'où la recherche effrénée d'accélération qui imprègne toute l'histoire du capitalisme. Mais la mutation qui s'est produite dans le dix ou douze dernières années consiste en ce que la vitesse, longtemps corrélée à la conquête de l'espace ( se traduisant, dans le domaine économique, par la conquête de nouveaux marchés dans de nouveaux pays), s'est - grâce aux nouveaux moyens de télécommunications et à la mise en place du cyberespace - emparée du temps. [ ... ]

Ainsi, l'avènement dans la vie économique de l'urgence, l'instantanéité et l'immédiateté est en étroite correspondance avec l'émergence de ce nouvel espace-temps mondialisé. [ ... ] Les dernières années du XX<sup>e</sup> siècle, tout comme les premières années de ce nouveau millénaire, semblent marquées par l'ascension irrésistible du règne de l'urgence, celle-ci étant en passe de devenir un mode privilégié de régulation sociale et une modalité dominante d'organisation de la vie collective. [ ... ]

Il ne s'agit pas de nier le fondement réel de l'urgence sur un plan humanitaire, social ou même économique. Dans un mode toujours plus complexe et plus menacé, les vraies urgences sont partout : sur le front humanitaire, sur celui de l'écologie, sur celui du combat contre le terrorisme ou le chômage. Sur le plan économique, également, il est clair que les entreprises de ce début de siècle, sans cesse en danger d'être dépassées et anéanties par d'autres dans un contexte d'intensification extrême de la concurrence, sont confrontées à la nécessité de devoir fournir toujours plus vite des réponses appropriées. La pratique de l'action en urgence semble néanmoins déborder souvent les limites du nécessaire et finir par s'ériger en idéologie : les fausses urgences se multiplient et la pression à agir dans l'urgence s'étend, dans beaucoup d'entreprises par exemple, très au-delà du nécessaire.

Ce que révèle, néanmoins, ce foisonnement de l'urgence dans toutes ses versions, fondées ou inutiles, c'est que l'urgence constitue un symptôme traduisant le désarroi d'une société ne sachant plus où donner de la tête pour panser les plaies ou réduire les fractures du monde qui « craque » de partout, sous le poids des problèmes qu'il faudrait parvenir à régler à « temps », avant qu'ils ne dégénèrent encore davantage.

DOCUMENT 4 : Henri CARTIER-BRESSON, *Derrière la gare Saint-Lazare*, 1932

